

## VOYAGE DE GULIVER

— A —

## LILLIPUT

## CHAPITRE II

L'empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs de ses courtisans, vient pour voir l'auteur dans sa prison. — Description de la personne et de l'habit de Sa Majesté. — Gens savants nommés pour apprendre la langue à l'auteur. — Il obtient des grâces par sa douceur. — Ses poches sont visitées.

L'empereur, à cheval, s'avança un jour vers moi ; ce qui pensa lui coûter cher : à ma vue son cheval étonné se cabra ; mais ce prince, qui est un cavalier excellent, se tient ferme sur ses étriers, jusqu'à ce que sa suite accourût et prit la bride. S. M. ; après avoir mis pied à terre me considéra de tous côtés avec une grande admiration, mais pourtant se tenant toujours, par précaution, hors de la portée de ma chaîne. L'impératrice, les princes et princesses du sang, accompagnés de plusieurs dames, s'assirent à quelque distance dans des fauteuils. L'empereur est plus grand qu'aucun de sa cour ce qui le fait redouter par ceux qui le regardent ; les traits de son visage sont grands et mâles, avec une lèvre d'Autriche et un nez aquilin ; il a un teint d'olive, un air élevé, et des membres proportionnés de la majesté dans toutes ses actions. Il avait alors passé la fleur de sa jeunesse, étant âgé de vingt-huit ans et trois quarts, dont il en avait régné environ sept. Pour le regarder avec plus de commodité, je me tenais couché sur le côté en sorte que mon visage pût être parallèle au sien ; et il se tenait à une toise et demie loin de moi. Cependant, depuis ce temps-là, je l'ai eu plusieurs fois dans ma main ; c'est pourquoi je ne puis me tromper dans le portrait que j'en fais. Son habit était uni et simple, et fait moitié à l'asiatique et moitié à l'euro péenne ; mais il avait sur la tête un léger casque d'or, orné de bijoux et d'un plumet magnifique. Il avait son épée nue à la main, pour se défendre en cas que j'eusse brisé mes chaînes ; cette épée était presque longue de trois pouces ; la poignée et le fourreau étaient d'or et enrichis de diamants. Sa voix était aigre, mais claire et distincte, et je la pouvais entendre aisément même quand je me tenais debout. Les dames et les courtisans étaient tous habillés superbement ; en sorte que la place qu'occupait toute la cour paraissait à mes yeux comme une belle jupe étendue sur la terre, et brodée de figures d'or et d'argent. Sa majesté impériale me fit l'honneur de me parler souvent, et je lui répondis toujours ; mais nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre.

Au bout de deux heures la cour se retira, et on me laissa une forte garde pour empêcher la curiosité, et peut-être la malice de la po-

pulace qui avait beaucoup d'impatience de se rendre en foule autour de moi pour me voir de près. Quelques-uns d'entre eux eurent l'effronterie et la témérité de me tirer des flèches, dont un pensa me crever l'œil gauche. Mais le colonel fit arrêter six des principaux de cette canaille, et ne jugea point de peine mieux proportionnée à leur faute que de les livrer liés et garrottés dans mes mains. Je les pris donc dans ma main droite et en mis cinq dans la poche de mon juste-au-corps, et, à l'égard du sixième, je feignis de le vouloir manger tout vivant. Le pauvre petit homme poussa des hurlements horribles ; et le colonel avec ses officiers étaient fort en peine, surtout quand ils me virent tirer mon canif. Mais je fis bientôt cesser leur frayeur, car avec un air doux et humain, coupant promptement les cordes dont il était garrotté, je le mis doucement à terre, et il prit la fuite. Je traitai les autres de la même façon, les tirant successivement l'un après l'autre de ma poche. Je remarquai avec plaisir que les soldats et le peuple avaient été très touchés de cette action d'humanité, qui fut rapportée à la cour d'une manière avantageuse, et qui me fit honneur.

La nouvelle de l'arrivée d'un homme prodigieusement grand, s'étant répandue dans tout le royaume, attira un nombre infini de gens oisifs et curieux ; en sorte que les villages furent presque abandonnés, et que la culture de la terre en aurait souffert, si sa majesté impériale n'y avait pourvu par différents édits et ordonnances. Elle ordonna donc que tous ceux qui m'avaient déjà vu retourneraient incessamment chez eux, et n'approcheraient point, sans une permission particulière du lieu de mon séjour. Par cet ordre les commis des secrétaires d'état gagnèrent des sommes très considérables.

## An Expression of Confidence.

Geo. P. Rowell & Co., the publishers of the American Newspaper Directory, undertake to rate newspaper circulations ; very much as the mercantile agencies give the capital and credit ratings of the business community. About one publisher in ten is willing to have his exact issue known, and tells it with truthful precision ; but some of the other nine decline to tell the facts concerning their own issues because they assert that those who do tell do not tell truly. Messrs. Rowell & Co., after an experience of twenty years, have come to the conclusion that the facts will not sustain this view ; and in the twentieth annual issue of their book, now in the binder's hands, they plainly designate every paper which is rated in exact accordance with a detailed statement from the publisher ; and offer to pay a reward of one hundred dollars for each and every instance of a misstatement for which a publisher is responsible. *L'Etudiant*..... is one of the papers which is willing to have it known how many it prints and whose good faith Directory publishers express a willingness to guarantee to the extent of one hundred dollars.